

1. ANCIEN TESTAMENT

ABRAHAM ET ISAAC

אַבְרָהָם

Abraham occupe une situation très particulière dans les Saintes Écritures : il est le père de tous les croyants — et, par extension, le père du judaïsme, du christianisme et de l'islam.

À nous, chrétiens, voici comme Paul présente Abraham (Romains 4.16-18) :

Ainsi, l'héritage dépend de la foi, pour que ce soit une grâce de Dieu, et pour que la promesse soit valable pour tous les descendants d'Abraham. Et cela, pas seulement pour ceux qui obéissent à la loi, mais aussi pour ceux qui ont la foi d'Abraham, notre père à tous. En effet, il est écrit : « J'ai fait de toi le père de nombreux peuples. »¹ Il est notre père devant Dieu en qui il a cru, le Dieu qui fait vivre les morts et qui donne l'existence à ce qui n'existe pas encore. Abraham a cru et espéré alors qu'il n'y avait pas d'espoir. C'est pourquoi il est devenu « le père de nombreux peuples », comme il a été dit : « Ainsi seront tes descendants. »²

Paul va plus loin encore dans sa Lettre aux Galates (3.26-29), en conditionnant cette filiation à notre appartenance au Christ, qui en devient ainsi le moyen :

« Oui, en croyant au Christ Jésus, vous êtes tous fils de Dieu. Tous, vous avez été baptisés dans le Christ et vous êtes devenus semblables à lui. Il n'y a donc plus de différence entre les Juifs et les non-Juifs, entre les esclaves et les personnes libres, entre les hommes et les femmes. En effet, vous êtes tous un dans le Christ Jésus. Et si vous appartenez au Christ, vous êtes donc la famille d'Abraham, vous êtes héritiers comme Dieu l'a promis. »

Qui était Abram/Abraham ?³ (Genèse 12.1 à 25.18)

Avant de poursuivre notre recherche, il serait utile de nous demander pourquoi la Bible, Parole inspirée de Dieu, consacre autant de pages à l'histoire d'Abraham. L'histoire d'Abraham nous présente un modèle de vie, la vie d'un

¹ Genèse 17.5.

² Genèse 15.5.

³ Dieu va changer le nom d'Abram en Abraham (voir Genèse 17.5 et notre p. 6).

homme faisant face à des situations parfois difficiles, parfois sans issue apparente... Un homme avec de grandes qualités tout comme avec des faiblesses, un homme avec ses élans de confiance et de foi, mais aussi avec ses doutes et ses égarements. Quelle révélation Dieu nous destine-t-il à travers ces pages ? Quel enseignement avons-nous à en tirer, nous qui disons avoir foi en Dieu ? Voilà l'esprit qui nous animera tout au long de notre lecture et de notre recherche.

Le SEIGNEUR dit à Abram : « Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père. Puis va dans le pays que je vais te montrer. Je ferai naître de toi un grand peuple, je te bénirai et je rendrai ton nom célèbre. Je bénirai les autres par toi. Je bénirai ceux qui te béniront, je maudirai celui qui te maudira. Par toi, je bénirai toutes les familles de la terre. »

Abram s'en va comme le SEIGNEUR l'a commandé, et son neveu Loth part avec lui. Au moment où il quitte Haran, Abram a 75 ans. Il prend avec lui sa femme Sarai et son neveu Loth. Ils emportent toutes leurs richesses. Ils emmènent aussi tous les esclaves qu'ils ont achetés à Haran. Ils vont vers le pays de Canaan. (Genèse 12.1-5.)

Plusieurs épisodes suivent cette introduction à l'appel et à la réponse d'Abram. Ces épisodes vont nous révéler quelques aspects du caractère d'Abram. Tout d'abord, Abram construit un autel pour le SEIGNEUR qui s'est montré à lui. Puis, arrivé à l'est de Bethel, il y construit un autre autel et prie Dieu en l'appelant SEIGNEUR (12.8). Ainsi, nous savons que Dieu est le Dieu d'Abraham, son SEIGNEUR.

Sommes-nous si différents d'Abram ?

Le texte qui suit nous laisse pensifs. Le comportement d'Abram devant le roi d'Égypte a de quoi nous scandaliser. En effet, comme Abram a peur qu'on le tue pour lui voler Sarai, sa belle épouse, il la fait passer pour sa sœur. Et le roi d'Égypte prend Sarai et comble Abram de richesses... La peur justifie-t-elle le comportement d'Abram ? Heureusement, Dieu intervient et les serviteurs du roi d'Égypte reconduisent Abram à la frontière avec sa femme et tout ce qui est à lui (12.10-20). Dans cet épisode, c'est le roi d'Égypte qui semble plus proche des deux du respect des lois divines !

Mais n'avons-nous pas souvent, nous aussi, tendance à faire des compromis, parfois énormes, par peur de subir le désaveu ou le mépris des autres ? Avons-nous toujours le courage d'énoncer clairement nos positions ?

Dieu avait un grand projet en appelant Abram, et Abram a répondu, à sa manière, parfois admirablement, parfois maladroitement à cet appel, du moins en ce qui touche à son voyage en Égypte. Cette première constatation ne nous interpelle-t-elle pas, nous qui nous disons chrétiens ? Sommes-nous si différents d'Abram ? Dieu se révèle à Abram et l'appelle. C'est Dieu qui prend l'initiative de cet appel, pas Abram qui ne fait qu'y répondre. Jésus ne nous appelle-t-il pas tous par ces paroles d'espoir :

« Venez auprès de moi, vous tous qui portez des charges très lourdes et qui êtes fatigués, et moi je vous donnerai le repos. Je ne cherche pas à vous dominer. Prenez donc, vous aussi, la charge que je vous propose, et devenez mes disciples. Ainsi, vous trouverez le repos pour vous-mêmes. Oui, la charge que je mettrai sur vous est facile à porter, ce que je vous donne à porter est léger. » (Matthieu 11.28-30.)

L'histoire d'Abram nous aide à comprendre cet appel. C'est Dieu qui prend l'initiative, c'est à nous de répondre. En nous donnant l'histoire d'Abram, Dieu nous offre un modèle précieux.

La générosité et l'humilité d'Abram

Vient alors le magnifique épisode de la séparation d'Abram et de son neveu Loth qui révèle non seulement la grandeur d'âme d'Abram et sa générosité envers son neveu, mais aussi sa confiance en la promesse de Dieu. Et la confiance d'Abram ne repose pas sur ses droits, les plus légitimes soient-ils (Genèse 13.2-13). En effet, Abram renonce à sa priorité d'oncle, d'aîné, de chef de famille. Ainsi, quand ses troupeaux et ceux de Loth deviennent trop nombreux pour les faire vivre tous ensemble, Abram permet à Loth de choisir la partie la plus fertile, la plaine du Jourdain :

« Tu as tout le pays devant toi. Séparons-nous. Si tu vas vers le nord, j'irai vers le sud. Si tu vas vers le sud, j'irai vers le nord. » (v. 9.)

N'est-ce pas là le modèle qui se dégage du Sermon sur la montagne, quand Jésus définit l'attitude du disciple face aux exigences de ceux qui réclament à ce dernier un manteau ou un service, ou encore un peu d'aide (Matthieu 5.40-42) ?

Et si quelqu'un veut te faire un procès pour avoir ta robe, laisse-le prendre aussi ton manteau. Si quelqu'un te force à faire mille pas,⁴ fais-en deux mille avec lui. Donne à celui qui te le demande, et ne tourne pas le dos à celui qui veut t'emprunter quelque chose.

Et Loth s'en va vers Sodome, la ville où les habitants se conduisent mal et pèchent gravement contre le SEIGNEUR.

Dieu promet un pays et une descendance à Abram

Le SEIGNEUR promet un pays et de nombreux enfants à Abram, qui bâtit un nouvel autel pour le SEIGNEUR près d'Hébron (Genèse 13.14-18) :

« Regarde bien autour de toi, vers le nord et vers le sud, vers l'est et vers l'ouest. Je te donne pour toujours tout le pays que tu vois. Je le donne aussi à tes enfants et aux enfants de leurs enfants. Tes enfants et les enfants de leurs enfants, je les rendrai aussi nombreux que les grains de poussière sur le sol. On ne pourra pas les compter, comme ne peut pas compter les grains de poussière. Va ! Déplace-toi dans le pays de long en large. Oui, c'est à toi que je le donne. »

Abram s'élançe au secours de son neveu

Nous lisons alors le récit de la victoire d'Abram sur les rois qui, après avoir défait ceux de Sodome et de Gomorrhe, emmènent Loth et tous ses biens. Abram regroupe ses alliés et poursuit l'ennemi, bat les rois et ramène aussi Loth, son neveu, avec ses biens, avec les femmes et les autres prisonniers (14.1-17). Il est alors béni par Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Dieu Très-Haut, et Abram donne au prêtre de Dieu le dixième de tout ce qu'il a rapporté de la guerre (18-20). Puis Abram refuse les biens que lui propose le roi de Sodome. Ce n'est pas à ce pécheur d'enrichir Abram (21-24). Abram refuse de profiter ou de s'associer avec ce qui est contraire à Dieu.

Outre la leçon de courage et de solidarité, il y a aussi là un enseignement précieux. À une époque où tout semble légitime pour s'enrichir, où les normes de la société nous poussent parfois au compromis, il est bon de s'arrêter sur la

⁴ Littéralement *un mille*, une mesure militaire romaine équivalente à 1,5 km environ.

provenance d'un gain, qu'il s'agisse de la bourse ou d'autres sources de profit. Abram, ici, ne fait aucun compromis avec sa conscience.

Les symboles de l'Alliance

Plus tard, Dieu annonce à Abram qu'il aura un fils et une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel (15.1-5). Le texte précise qu'Abram a confiance dans le SEIGNEUR (v. 6). Puis, répondant à une question d'Abram qui désire comment savoir que le pays promis sera à lui (v. 8), le SEIGNEUR lui demande de préparer les symboles d'une alliance, telle qu'on la pratiquait à cette époque : un chemin bordé d'animaux coupés en deux par lequel ceux qui contractent le pacte doivent passer. Les animaux morts représentent le sort réservé à celui qui rompt l'alliance (v. 9-11).

Rien ne se passe immédiatement, et Abram s'endort profondément tandis qu'une nuit épaisse et effrayante tombe sur lui. Dieu lui parle alors en lui annonçant que ses enfants - la postérité d'Abram -, après quatre siècles d'oppression, seront délivrés de leur esclavage et reviendront dans ce pays que Dieu leur réserve (v. 12-16). En quelque sorte, Dieu précise à Abram les détails de l'alliance en lui annonçant à l'avance comment cette alliance va prendre forme.

Une alliance dans laquelle Dieu assume seul les conséquences de rupture

Vient alors ce passage extraordinaire qui préfigure la manière dont Dieu va tenir sa part de l'alliance : c'est Dieu qui passe entre les animaux partagés, seul.⁵ Il ne demande pas la réciprocité à Abram, c'est Dieu qui va assumer les conséquences de la rupture de l'alliance. Ainsi :

Après le coucher du soleil, il fait nuit noire. Tout à coup, de la fumée et des flammes passent entre les animaux partagés. Ce jour-là, le SEIGNEUR fait alliance avec Abraham. (15.7-18.)

⁵ Le prophète Jérémie nous donne une description détaillée de ce type d'accord ou d'alliance : « Les autorités de Juda et de Jérusalem, les fonctionnaires importants, les prêtres et tous les hommes libres ont passé un accord avec moi. Ils ont coupé en deux le veau du sacrifice et ils sont passés entre les deux moitiés de l'animal. Mais ces gens-là n'ont pas respecté cet accord, ils n'ont pas tenu leurs promesses. Je les traiterai donc comme le veau qu'ils ont coupé en deux. Je les livrerai au pouvoir de leurs ennemis, à ceux qui veulent leurs morts. Leurs corps serviront de nourriture aux charognards et aux chacals. » (Jérémie 34.18-20.)

Le prophète Ésaïe illustre admirablement cette image du SEIGNEUR qui assume la responsabilité de cette alliance avec son peuple : *Emmanuel, Dieu parmi nous* (Ésaïe 7.14). Devant la faillite de son peuple à respecter l'Alliance et se hisser au niveau de Dieu, c'est le SEIGNEUR qui descend vers son peuple, qui assume son humanité déchue:

Devant le SEIGNEUR, le serviteur a grandi comme une petite plante, comme une racine qui sort d'une terre sèche. Il n'avait ni la beauté ni le prestige qui attire les regards. Son apparence n'avait rien pour nous plaire. Tout le monde le méprisait et l'évitait. C'était un homme qui souffrait, habitué à la douleur. Il était comme quelqu'un que personne ne veut regarder. Nous le méprisions, nous le comptions pour rien. Pourtant, ce sont nos maladies qu'il supportait, c'est de nos souffrances qu'il s'est chargé. Et nous, nous pensions : c'est Dieu qui le punit de cette façon, c'est Dieu qui le frappe et l'abaisse. Mais il était blessé à cause de nos fautes, il était écrasé à cause de nos péchés. La punition qui nous donne la paix est tombée sur lui. Et c'est par ses blessures que nous sommes guéris. Nous étions tous comme des moutons perdus, chacun suivait son propre chemin. Et le SEIGNEUR a fait retomber sur lui nos fautes à nous tous (Ésaïe 53.2-6).

Abram père de la nation arabe

Une dizaine d'années passent. Abram a 86 ans. Saraï ne lui a toujours pas donné d'enfant. Selon une coutume de l'époque, elle est tenue de donner sa servante Agar à son mari pour tenter d'assurer une descendance à ce dernier. Abram se prête à ce compromis⁶ et Agar, la servante, se trouve enceinte. Saraï accepte mal la place que sa servante a prise et traite durement cette dernière. Agar s'enfuit, mais l'ange du SEIGNEUR la rejoint et lui promet une postérité nombreuse, et la naissance d'un garçon qui deviendra le père de la nation arabe. Agar retourne alors chez sa maîtresse, et enfante Ismaël⁷ (Genèse 16.1-16).

Le signe de l'alliance : Abram devient Abraham et prend le signe de la circoncision

Abram a maintenant 99 ans quand Dieu change son nom en Abraham – père de beaucoup de peuples (Genèse 17.5). Le Seigneur lui annonce une alliance qui

⁶ Un compromis parce qu'Abram, ici, « arrange » un peu la promesse que Dieu lui a faite d'avoir une postérité.

⁷ Ce nom signifie « Dieu a entendu ».

durera toujours (v. 7), et demande à Abraham de marquer cette alliance par la circoncision, signe de l'Alliance (v. 11). Saraï devient Sara et aura un fils. Elle sera la mère de plusieurs peuples (v. 16).

Abraham, après un moment de doute – un père presque centenaire et une femme de 90 ans ! (v. 17-18) – se voit répéter l'annonce de la naissance d'Isaac (v. 21). Abraham, dès lors, *sans attendre la réalisation de la promesse*, obéit à Dieu et fait circoncire Ismaël, lui-même et tous les hommes de sa maison. Un geste qui sera répété dans le Nouveau Testament avec le baptême comme signe d'appartenance à la famille de Dieu.

L'hospitalité d'Abraham

Viennent alors quelques autres épisodes, dont celui du rire de Sara quand le SEIGNEUR et les anges venus détruire Sodome annoncent à nouveau la naissance prochaine d'Isaac (Genèse 18.9-15) après qu'Abraham leur a manifesté sa grande hospitalité (18, 1-8). Une hospitalité que l'Ancien Testament met en relief avec celle de Loth (Genèse 19.1-3), de Rébecca envers le serviteur d'Abraham (Genèse 24.25) et de Rénouel avec Moïse (Exode 2.20), tout comme le fait l'auteur de l'Épître aux Hébreux (13.2) :

N'oubliez pas de bien recevoir ceux qui viennent chez vous. Quelques-uns, en faisant cela, ont reçu des anges sans le savoir.

Jésus lui-même, dans sa parabole des moutons et des chèvres, révèle à ceux qui ont donné à manger à celui qui avait faim, donné à boire à celui qui avait soif, accueilli l'étranger, donné des vêtements à celui qui était nu, visité celui qui était malade, que :

« Je vous le dis, c'est la vérité. Chaque fois que vous avez fait cela à l'un de mes frères, à l'un des plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Matthieu 25.40.)

En revanche, chaque fois qu'ils ne l'ont pas fait, c'est à Jésus qu'ils ont refusé soins et hospitalité (Matthieu 25.45).

C'est d'ailleurs le message clé du prophète Ésaïe, dans la description du jeûne qui plaît au SEIGNEUR :

« Voici le jeûne qui me plaît : libérer les gens enchaînés injustement, enlever le joug qui pèse sur eux, rendre la liberté à ceux qu'on écrase, bref, supprimer tout ce qui les rend esclaves. C'est partager ton pain avec celui qui a faim, loger les pauvres qui n'ont pas de maison, habiller ceux qui n'ont pas de vêtements. C'est ne pas te détourner de celui qui est ton frère. » (Ésaïe 58.6-7.)

Abraham avocat

Un autre trait d'Abraham paraît dans cet épisode de la visite des anges : celui d'un avocat. En effet, Abraham intercède auprès de Dieu pour sauver la ville de Sodome et les justes qui pourraient y habiter, dont son neveu Loth. Quand le SEIGNEUR informe Abraham de son enquête sur le mal de Sodome et qu'Abraham comprend le sort réservé à cette ville, ce dernier se met à marchander avec Dieu jusqu'à ce que le Seigneur lui promette de ne pas détruire la ville si dix justes s'y trouvent (18.32). En fait, seul Loth et ses filles seront sauvés (Genèse 19).

Des personnages qui ne sont pas toujours remarquables

Le chapitre 20 de la Genèse semble une répétition du voyage d'Abram en Égypte, avec le même comportement d'Abraham et la même intervention de Dieu. La partie concernant Sara pourrait être une rétrospective d'un incident survenu plus tôt entre Abraham et le roi d'Égypte, apparaissant ici pour situer le personnage, un peu comme les retours en arrière de notre littérature. Quoi qu'il en soit, ce récit nous replonge dans la vie d'un homme qui peut avoir peur et oublier un moment les promesses de Dieu. Dans ce chapitre, Abraham n'est pas le héros d'une histoire fantastique : il se révèle un homme ordinaire, comme chacun de nous peut l'être. Et pourtant, au début du chapitre suivant, Dieu réalise sa promesse et Sara devient enceinte et enfante Isaac. Abraham a alors cent ans...

Sara, cependant, a conservé intacte sa rancune contre sa servante Agar et la renvoie. Elle désire ainsi s'assurer que l'héritage promis à son fils Isaac sera à l'abri d'un partage avec Ismaël. Elle aussi semble vouloir aider Dieu à tenir ses promesses...

Dieu met la foi d'Abraham à l'épreuve : le don d'Isaac, modèle de confiance en Dieu

Après le renvoi cruel d'Agar et d'Ismaël, les démêlés d'Abraham avec son voisin Abimélek et son alliance avec ce dernier (Genèse 21), Dieu met la foi d'Abraham à l'épreuve. Cet épisode est l'un des plus dramatiques de la Bible : Dieu veut savoir si Abraham est toujours prêt à lui obéir. En fait, le récit du chapitre 22 met plus l'accent sur la confiance totale exigée d'Abraham que sur son obéissance : un geste d'obéissance, en effet, demande à Abraham une confiance totale en Dieu. Le SEIGNEUR a promis toute une postérité à Abraham par le fils qu'enfantera Sara (Genèse 17.16). Dieu ne revient pas sur ses promesses. Or Dieu demande à Abraham de lui donner Isaac en sacrifice.

Une telle demande nous surprend : Dieu n'exige-t-il pas d'Abraham un geste de confiance inouïe en lui demandant de lui donner son fils, le fils de la promesse, celui qui doit assurer sa postérité ? Abraham va-t-il croire en l'amour et en la puissance infinie de Dieu pour obéir à un tel ordre ?

En relisant le récit, on constate que trois journées s'écoulent entre la demande de Dieu et le moment du sacrifice. Le premier jour, quand Dieu interpelle Abraham, ce dernier répond : « Oui, je t'écoute. » (Genèse 22.1.) Et c'est alors que Dieu lui demande l'impossible :

« Prends ton fils, Isaac, ton seul fils, celui que tu aimes tant. Va dans le pays de Moria. Et là, offre-le en sacrifice sur une montagne que je te montrerai. » (v. 2.)

Le deuxième jour, avec la confiance dont il a déjà fait preuve en quittant le riche pays où il demeurerait pour aller vers l'inconnu et répondre à l'ordre du SEIGNEUR, Abraham coupe du bois pour le feu du sacrifice, prend avec lui deux serviteurs et son fils Isaac. Il part vers la montagne du pays de Moria pour donner Isaac à Dieu. Isaac ne lui appartient pas : il est la promesse de Dieu. Abraham confie à Dieu sa promesse... Quelle foi magnifique de la part d'un homme qui s'est pourtant révélé si ordinaire à plusieurs occasions !

Le troisième jour – Abraham a eu le temps de réfléchir en chemin –, Abraham se sépare de ses serviteurs :

« Restez ici avec l'âne. L'enfant et moi, nous allons là-haut pour adorer Dieu. Puis nous reviendrons vers vous. » (v. 5.)

Abraham ne dit pas « *je* reviendrai vers vous », mais bien « *nous* reviendrons vers vous ». N'est-ce pas là une preuve de foi ? Une marque de confiance en celui qui lui a promis une riche postérité en cet enfant qu'il s'apprête à rendre à Dieu ? « *Nous reviendrons* », c'est déjà un premier « *Dieu pourvoira – c'est l'affaire de Dieu, pas la mienne, pas la nôtre. Pour l'instant, j'obéis* ».

Et quand Isaac demande à son père où est l'agneau pour le sacrifice, après avoir porté le bois de l'autel, Abraham lui répond :

« *Dieu s'arrangera pour trouver l'agneau du sacrifice, mon fils.* » (Genèse 22.8.)

En fait, la traduction française « *Dieu s'arrangera* » souligne un jeu de mots important en hébreu, celui de la ressemblance entre le mot « pourvoir » et « voir pour lui-même » : Isaac voit le bois et ce qui servira à allumer le feu, mais pas la victime du sacrifice, c'est Dieu qui « verra pour lui » l'agneau du sacrifice.

Mais Abraham, lui, ne ment pas à Isaac. Il ne voit rien lui-même, mais marche dans une confiance aveugle en Dieu. La foi, n'est-ce pas croire en ce qu'on ne voit pas ? Et Abraham va jusqu'au bout, et lie son fils sur le bûcher.

Et ce sont les mêmes mots qu'au verset 1 qu'entend Abraham qui répond comme auparavant. L'ange appelle :

« *Abraham ! Abraham !* » Abraham répond : « *Je t'écoute.* » (v. 11.)

Abraham écoute. Et cette écoute façonne la vie, pas la mort, comme le remarque si bien le Père Jacques Nieuviarts.⁸ Dieu ne met pas notre foi à l'épreuve en enlevant la vie de nos enfants, cela ne lui est même jamais venu à l'esprit, comme il l'affirme par la bouche du prophète Jérémie :

« *Je n'ai pourtant jamais commandé cela et je n'y ai jamais pensé* » (7.31b.)

Le prophète Michée interprète merveilleusement la volonté de Dieu pour nous, en rapport avec les sacrifices:

« *Qu'est-ce que je dois offrir quand je me mets à genoux devant le SEIGNEUR, le Dieu Très-Haut ? Est-ce que je dois lui offrir de jeunes taureaux et les brûler entièrement en sacrifice ? Est-ce que le SEIGNEUR veut des milliers de béliers, des*

⁸ <http://www.croire.com/index.php/Definitions/Mots-de-la-foi/Sacrifice/Le-sacrifice-d-Isaac>

milliers et des milliers de torrents d'huile ? Est-ce que je dois offrir mon fils aîné pour qu'il pardonne mes fautes et mes infidélités ? »

– *Le Seigneur te fait savoir ce qui est bien. Voici ce qu'il demande à tout être humain : faire ce qui est juste, aimer agir avec bonté et vivre avec son Dieu dans la simplicité (6.6-8).*

Le Père Jacques Nieuviarts remarque aussi que l'ange n'a pas arrêté le bras d'Abraham, comme on le voit sur certains tableaux. Il l'a arrêté par sa parole. *Dieu n'intervient-il pas dans nos vies discrètement de même ?*

Dieu a demandé la ligature d'Isaac, pas sa mort, selon une tradition juïdique. Le sacrifice des enfants était une pratique païenne, pas biblique. C'est pourquoi, quand Abraham, geste insupportable, prend le couteau pour égorger son fils, l'ange l'appelle et, après qu'Abraham lui a répondu, le SEIGNEUR lui ordonne de ne pas toucher à l'enfant, de ne pas lui faire de mal (v. 12a) et continue par ces mots :

« Maintenant, je sais que tu me respectes. En effet, tu as accepté de me donner ton fils, ton seul fils. » (v. 12b.)

Voilà qui nous interpelle, nous qui nous disons croyants, ici et maintenant, dans nos circonstances particulières. Quand Dieu nous demande l'impossible, comment réagissons-nous ? En nous arrangeant comme Abraham le faisait avec le roi d'Égypte ou avec Abimélek, ou comme Abraham l'a fait, d'abord en quittant son pays, puis en allant avec Isaac à la montagne du sacrifice ?

Dieu assume la responsabilité de son alliance avec Abraham

Alors Abraham aperçoit un bélier, accroché par les cornes dans un buisson. Il va le chercher et il l'offre en sacrifice à Dieu, à la place de son fils. Abraham appelle cet endroit : « Le SEIGNEUR s'arrangera. » C'est pourquoi on dit encore aujourd'hui : « Sur la montagne, le SEIGNEUR s'arrangera. » (Genèse 22.11-14.)

Le SEIGNEUR s'est arrangé – il a pourvu. Abraham peut offrir le bélier au SEIGNEUR. N'est-ce pas le sens de notre offrande, à nous chrétiens rachetés par le sang de l'Agneau, en offrant à Dieu le corps du Christ et son sang qui a coulé pour nos offenses ? Le SEIGNEUR a pourvu :

« Oui, Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son fils unique. Ainsi, tous ceux qui croient en lui ne se perdront pas loin de Dieu, mais ils vivront avec lui pour toujours. » (Jean 3.16.)

Pour nous chrétiens

Un chrétien ne peut s'empêcher de tracer ici un parallèle entre le « Dieu pourvoira » et les paroles de Jésus à Nicodème. Ou encore de voir comment Dieu a assumé lui-même les conséquences du bris de l'alliance, de son rejet par une humanité qui préfère ses propres voies à celles que Dieu avait tracées pour lui dans son amour. Et les mots d'Ésaïe 53 sur le serviteur résonnent alors : « Il a porté pour nous nos meurtrissures ».

Jésus s'est donné sans retour et a entièrement assumé notre condition humaine : la Parole s'est faite chair et a habité au milieu de nous, écrit Jean dans le prologue de son Évangile. Devant la méchanceté des hommes, il ne s'est pas fait remplacer par un bélier, c'est lui, l'Agneau de Dieu, le Fils unique du Père qui s'est donné pour nous (Jean 10.17-18) :

« Mon Père m'aime parce que je donne ma vie, afin de la reprendre. Personne ne prend ma vie, je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, et le pouvoir de la reprendre. Voilà ce que mon Père veut que je fasse. »

Voilà comment Dieu a pourvu. Et voici aussi le sujet d'un grand débat qui s'ouvre, précisément sur notre foi en lui.

2. NOUVEAU TESTAMENT

LE BON PASTEUR

Ce thème du bon pasteur est vaste et nous envoie parcourir de nombreux textes des deux testaments. Il désigne tout d'abord Dieu, notre créateur aimant, le bon berger d'Abraham et de Jacob, de David et des prophètes. Vient ensuite la Parole de Dieu incarnée, Jésus – Dieu parmi nous – le bon berger qui va, comme l'annoncent les prophètes, remplacer les mauvais bergers qui provoquent la colère de Dieu. Pour Ésaïe, c'est le serviteur fidèle qui donne sa vie pour nous. Mais Jésus, avant son départ pour retourner s'asseoir à la droite du Père, confie son rôle de berger à Pierre et aux disciples. C'est dans cet ordre que nous nous proposons d'aborder ce thème magnifique et conclure avec David : le SEIGNEUR est mon berger.

Le thème du bon pasteur dans les Saintes Écritures

Dans une société où la plupart des gens vivaient de la terre – et de leurs troupeaux –, tout le monde savait ce qu'était un berger. Le prophète Amos était lui-même un éleveur de troupeaux quand Dieu l'a appelé à devenir son porte-parole (1.1) et à annoncer sa justice. En fait, le berger était souvent un membre de la famille, le plus jeune, comme David, ou même une fille, comme Rebecca ou les filles de Réouel/Jethro,⁹ le prêtre de Madian, futur beau-père de Moïse.¹⁰ Et Moïse deviendra aussi le berger du troupeau de son beau-père. Quand Dieu se décrit comme berger, les Israélites, comme tous les habitants du Proche-Orient, comprennent ce que ce titre implique comme activités et, surtout, comme soins pour son peuple. Dans Genèse 48.15, quand Jacob bénit Joseph et ses deux fils, il décrit Dieu comme le berger qui l'a gardé toute sa vie :

« Mon grand-père Abraham et mon père Isaac ont toujours vécu sous le regard de Dieu. Que Dieu, mon berger depuis ma naissance jusqu'à aujourd'hui, que l'ange qui m'a délivré de tout mal bénisse ces garçons ! »

Le rôle d'un berger était bien connu de David, ce berger que Dieu a choisi, le plus jeune et le plus humble parmi ses frères pour qu'il devienne le berger de son

⁹ Le père de Séphora, qui devient la femme de Moïse et lui donne un fils, s'appelle Réouel dans Exode 2.18 et Jethro dans Exode 3.1, mais il s'agit de la même personne.

¹⁰ Exode 2.18 et 3.1.

peuple à la place du grand Saül. En fait, le jeune David n'avait pas hésité à affronter des fauves alors qu'il gardait les troupeaux de son père, comme il le rapporte au roi Saül qui hésite à le laisser combattre le géant Goliath.¹¹

Le bon berger aime ses brebis et il est prêt à donner sa vie pour les sauver.

Le SEIGNEUR est mon berger

Ainsi, c'est toute une expérience de vie que David évoque en appelant Dieu son berger dans le Psaume 23 :

Le SEIGNEUR est mon berger, je ne manque de rien. Il me fait reposer dans des champs d'herbe verte, il me conduit au calme près de l'eau, il me rend des forces, il me guide sur le bon chemin, pour montrer sa gloire. Même si je traverse la sombre vallée de la mort, je n'ai peur de rien, SEIGNEUR, car tu es avec moi. Ton bâton de berger est près de moi, il me rassure.

Tu m'offres un bon repas sous les yeux de mes ennemis. Tu verses sur ma tête de l'huile parfumée, tu me donnes à boire en abondance. Oui, tous les jours de ma vie, ton amour m'accompagne, et je suis heureux. Je reviendrai pour toujours dans la maison du SEIGNEUR.

Chaque élément de ce psaume peut être repris et faire l'objet de longues méditations, et servir à définir le berger idéal et les bienfaits reçus par ceux qui écoutent sa voix et se laissent paître par le SEIGNEUR. C'est ce que nous ferons tout au long de cette étude.

Le berger pourvoit aux besoins de ses brebis

Les brebis ont besoin du berger pour se nourrir et s'abreuver. Comme David le faisait pour ses troupeaux, Dieu pourvoit aux besoins du sien : il le fait reposer dans des champs d'herbe verte et le conduit au calme près de l'eau. Dieu veut

¹¹ « *Quand je garde les moutons de mon père, si un lion ou un autre animal sauvage vient et prend un mouton du troupeau je cours derrière lui. Je le frappe et j'arrache le mouton de sa gueule. Et s'il vient contre moi, je le saisis à la gorge et je le tue. Voilà comment je fais pour tuer les lions et les autres animaux sauvages. Je vais faire la même chose à ce Philistin non circoncis qui a insulté l'armée du Dieu vivant. Le SEIGNEUR me protège des griffes du lion et des autres animaux sauvages. Il va aussi me protéger des attaques de ce Philistin.* » (1 Samuel 17.34-37.)

que nous ne manquions de rien. Ce n'est pas lui qui nous impose une vie austère et difficile – le Dieu qui veut notre bien ne s'ingénie pas à nous tourmenter. Notre Père fait tout pour que nous ne manquions de rien, comme il l'a prouvé à son peuple Israël en le soutenant au cours de sa longue traversée du désert après l'avoir libéré de l'esclavage en Égypte. En fait, Jésus nous apprend à demander à notre Père céleste de nous donner notre pain de ce jour. Jésus ne fait pas de la pauvreté une vertu, il n'est pas venu nous apprendre à nous mortifier pour plaire à Dieu,¹² mais à lui être reconnaissants en lui rendant grâce avant un repas. Paul nous apprend à être reconnaissants pour tout ce que notre Père tendre et compatissant nous donne.¹³ L'Ecclésiaste (3.13) nous rappelait déjà que « *quand quelqu'un mange, boit et profite des résultats de son travail, c'est un don de Dieu* ». Le bon berger ne veut pas que ses brebis manquent de bonne herbe verte ni qu'elles souffrent de soif. Il les conduit au calme près de l'eau.

Le bâton du berger – sa houlette – qui rassure

Même de loin, la houlette du berger est visible et identifie celui qui la tient. Elle sert aussi à ramener dans les rangs les brebis qui s'égarer et, surtout, à éloigner les prédateurs qui viennent roder autour du troupeau. Dans un certain sens, on pourrait comparer la houlette du berger à la Loi, aux commandements de Dieu et, d'une manière plus générale, à la Parole de Dieu qui s'exprime dans les Saintes Écritures. La Bible, comme la houlette du berger, nous sert de guide, et suivre son enseignement nous rassure et nous mène vers des lieux paisibles. Et même à l'orée de la mort, ceux qui suivent leur berger divin savent qu'ils s'en vont vers le meilleur, dans la maison du Père.

Le Berger fait paître son troupeau dans de verts pâturages, il dresse une table devant lui

Le peuple d'Israël a traversé le désert pendant 40 ans et Dieu a pourvu à ses besoins tous les jours. Même loin de l'abondance de l'Égypte, quand le peuple a eu faim, chaque matin, Dieu a fait tomber la manne du ciel. L'Esprit Saint nous permet de comprendre que, comme Moïse l'avait proclamé, l'homme ne vit pas

¹² Paul condamne cette manière de faire souffrir son corps, fausse piété qui sert seulement à satisfaire des désirs humains (2 Colossiens 2.20-23).

¹³ Philippiens 4.1-13.

de pain seulement, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu (Deutéronome 8.3) :

« Dieu vous a donc fait connaître des difficultés il vous a fait souffrir la faim. Ensuite, il vous a donné la manne à manger. Vous et vos ancêtres, vous ne connaissiez pas cette nourriture. De cette façon, le Seigneur vous a montré une chose : le pain ne suffit pas à faire vivre l'homme. Celui-ci a besoin aussi de toutes les paroles qui sortent de la bouche de Dieu. »

Jésus, après avoir nourri une grande foule en multipliant cinq pains d'orge et deux petits poissons (Jean 6.1-13), reprend cet exemple du Berger céleste et explique qu'il est, lui, le pain qui descend du ciel, le pain qui donne la vie au monde (Jean 6.25-58). D'une manière plus précise, il explique (v. 47-51) que :

« Oui, je vous le dis, c'est la vérité : si quelqu'un croit, il vit avec Dieu pour toujours. Le pain qui donne la vie, c'est moi. Dans le désert, vos ancêtres ont mangé la manne et ils sont morts. Mais si quelqu'un mange le pain descendu du ciel, il ne mourra pas. Le pain vivant qui est descendu du ciel, c'est moi. Celui qui mange de ce pain vivra pour toujours. Et le pain que je donnerai, c'est mon corps, je le donne pour la vie du monde. »

Le mémorial de la Sainte Cène nous fait revivre et nous approprier ces paroles de vie. L'eucharistie est l'Action de grâce suprême : le corps du Christ, c'est-à-dire la vie qu'il donne pour nous, son sacrifice. Mais au-delà de cet extraordinaire mémorial, Jésus nous a laissés, à travers les Évangiles, ses paroles de vie que nous pouvons aussi nous approprier chaque jour, à la façon des Israélites récoltant chaque matin la manne dans le désert. À nous de les lire et de les méditer, tout comme l'ensemble de la Parole de Dieu, les Saintes Écritures. C'est ainsi que nous serons spirituellement nourris et que pourra grandir notre foi. C'est aussi ainsi que nous pourrons refléter Celui qui nous habite et partager avec ceux qui nous entourent le pain de vie que Dieu met sur la table qu'il dresse devant nous.

Sur la table dressée devant nous

Pierre cite un autre psaume de David qui nous rappelle comme le SEIGNEUR est bon (34.9) et nous invite à goûter et à désirer, comme des bébés qui viennent de naître, le lait de la Parole de Dieu (1 Pierre 2.2-3) :

« C'est un lait sans mélange. Alors, en le buvant, vous grandirez et vous serez sauvés. En effet, les Livres Saints le disent : « Vous avez goûté comme le SEIGNEUR est bon. »

Le troupeau suit son berger qui le conduit avec sûreté

Assaf, descendant de Lévi, l'un des responsables du chant et de la musique dans le temple de Jérusalem sous le règne du roi David (cf. 1 Chroniques 6.16-17 et 2 Chroniques 35.15), s'adresse ainsi à Dieu (Psaume 80.1) :

« Berger d'Israël, toi qui conduis Joseph comme un troupeau, écoute ! »

Ce thème du berger est récurrent chez les prophètes, et particulièrement présent dans les Psaumes de David. Ésaïe nous présente un divin berger plein de tendresse pour les petits des brebis (40.10-11) :

Comme un berger, il paîtra son troupeau, il prendra les agneaux dans ses bras

En rappelant l'histoire du peuple d'Israël, Assaf remarque (Psaume 78.52-53) qu'« il (Dieu) a fait partir son peuple d'Égypte comme un troupeau, et a guidé les Israélites dans le désert comme des moutons. Il les a conduits avec sûreté, et eux n'ont pas eu peur quand la mer a noyé leurs ennemis. » Dans un monde agité par le mal, les circonstances ne sont pas toujours faciles pour ceux qui aiment Dieu, mais Dieu conduit les siens avec amour, comme le chantaient Moïse et les Israélites libérés du pouvoir des Égyptiens (Exode 15.13) :

« Tu as libéré ton peuple ! Tu le conduis avec amour. Ta force le guide vers ton pays, vers le lieu que tu habites. »

Les souffrances du Serviteur

Ésaïe, déjà, souligne les épreuves et le don de lui-même de Celui qui se donne pour l'humanité perdue – *nous qui errions tous, pareils à des brebis, chacun allant par son propre chemin*. Il souligne le prix de la grâce dans une longue description des souffrances du Serviteur (chapitre 53).

Un prix qu'évoque le prophète Zacharie dans cette annonce (13.7) :

« Frappe le pasteur, et que les brebis se dispersent. »

Et Jésus, comme les prophètes l'avaient annoncé, va aller jusqu'à payer de sa vie l'amour qu'il a pour ses brebis.

Les mauvais bergers d'Israël



Hans Bol (1534-1593), *Le mauvais berger*, dessin Courtauld, Institute of Art Gallery, London

Ici, dans ce dessin du mauvais berger, est évoqué le texte de Ézéchiel, sur les mauvais bergers que le Seigneur va remplacer pour être, lui, le bon berger. Le paysage est vaste, avec à l'arrière-plan de grandes étendues où sont représentés une multitude de personnages vaquant à diverses occupations et leurs maisons : baignades, luttas, troupeaux, etc. Au centre une bergerie délabrée, des arbres ont traversé le toit, ce qui permet à l'artiste de donner un équilibre vertical à son dessin. Certains s'affairent pour essayer de réparer. Quelques brebis rentrent dans la bergerie, poussées par des bergers. Mais aux alentours une brebis est morte et personne ne s'en occupe. L'ensemble montre agitation, désordre, désintéret pour les brebis elles-mêmes.¹⁴

Ézéchiel reproche aux bergers d'Israël de ne s'être souciés que d'eux-mêmes et d'avoir perdu leur troupeau. À partir de maintenant, c'est Dieu qui va s'occuper de son troupeau et Ézéchiel préfigure ainsi le rôle de berger que prendra plus

¹⁴ Emprunté au Centre d'enseignement de théologie à distance, 11 juin 2010.

tard Jésus, le bon pasteur qui part à la recherche de la brebis perdue (Luc 15.3-7) pour la panser et la guérir (Ézéchiel 34.11-16) :

« Voici ce que je dis, moi, le Seigneur Dieu : À partir de maintenant, je vais moi-même chercher mes moutons et je m'occuperai d'eux. Quand un berger se trouve au milieu d'un troupeau parti de tous côtés, il s'occupe de ses moutons. De la même façon, je m'occuperai de mon troupeau. J'irai délivrer les moutons partout où ils sont partis, dans le brouillard et dans la nuit. Je les ferai sortir des pays étrangers, je les rassemblerai et je les ramènerai dans leur pays. Je les conduirai sur les montagnes d'Israël, dans les vallées, dans les meilleurs endroits du pays je les conduirai dans un bon pâturage, et ils auront leurs champs d'herbe sur les montagnes du pays d'Israël. Là, mes moutons pourront se reposer dans de beaux champs d'herbe. Ils mangeront dans des endroits fertiles, sur les montagnes d'Israël. C'est moi qui serai le berger de mon troupeau, c'est moi qui le ferai se reposer. Moi, le Seigneur Dieu, je le déclare. Le mouton perdu, j'irai le chercher, celui qui s'est éloigné, je le ramènerai. Celui qui a une patte cassée, je le soignerai. Celui qui est malade, je lui rendrai des forces. Mais celui qui est gros et fort, je le supprimerai. Je serai un berger juste. »

Et le prophète annonce alors Jésus, le berger rédempteur qui, comme David, prendra soin du troupeau (34.23-24) :

« À la tête de mon troupeau, je vais mettre un seul berger qui s'occupera de lui. Ce sera un roi comme mon serviteur David. Lui, il s'occupera des bêtes du troupeau et il sera leur berger. Moi, le Seigneur, je serai leur Dieu, et ils auront un roi semblable à mon serviteur David. C'est moi, le Seigneur, qui le dis. »

Jérémie reprend le même message, d'une manière encore plus précise en nommant littéralement Jésus, Yéchoua – *Le-Seigneur-est-notre-salut* – qui prendra la relève des mauvais bergers (23.1-6) :

Le Seigneur déclare : « Quel malheur ! Les bergers qui dirigent mon peuple détruisent les moutons de mon troupeau et les laissent partir de tous côtés ! » C'est pourquoi, voici les paroles du Seigneur, Dieu d'Israël, contre ces bergers : « Vous avez laissé partir mon troupeau de tous côtés, vous avez chassé mes moutons et vous ne vous êtes pas occupés d'eux. Eh bien moi, je m'occuperai de vous à cause du mal que vous avez commis. Moi, le Seigneur, je le déclare. Ensuite, je vais rassembler moi-même le reste de mes moutons, dans tous les pays où je les ai chassés. Et je les

ramènerai dans leur pâturage. Là, ils deviendront très nombreux. Je leur donnerai comme chef un vrai berger. Avec eux, mes moutons n'auront plus peur, ils ne seront plus effrayés, et aucun ne manquera jamais. » Voilà ce que le Seigneur déclare.

Le Seigneur déclare : « Le jour vient où je ferai naître un vrai fils de David. Il gouvernera comme un bon roi, il agira avec intelligence, il fera respecter le droit et la justice dans le pays. À ce moment-là, le royaume de Juda sera libéré, et le peuple d'Israël vivra en sécurité. Voici le nom qu'on lui donnera : Le-Seigneur-est-notre-salut. »

Jésus est le bon berger

À l'époque d'Ézéchiel et de Jérémie, tout comme au temps de Jésus, les chefs religieux et politiques s'identifient comme bergers du peuple, mais font cruellement défaut face aux responsabilités d'un véritable pasteur du troupeau. Dieu, devant leur avidité à satisfaire leurs propres besoins, leur appétit et leur confort, tout comme leur sécurité personnelle, annonce qu'il va intervenir lui-même et donner à son peuple un véritable berger, de la descendance de David, un roi semblable à son serviteur David. Et c'est Jésus, fils de David, qui reprend à son compte cette prophétie, « *Je suis le bon berger* » (Jean 10.1-5, 8-17) :

« Je vous le dis, oui : si quelqu'un n'entre pas par la porte dans l'enclos¹⁵ où on garde les brebis, c'est un voleur. C'est un bandit qui entre en passant par-dessus le mur à un autre endroit. Mais celui qui entre dans l'enclos par la porte, c'est le berger des brebis. Le gardien lui ouvre la porte, et les brebis écoutent sa voix. Il appelle ses brebis par leur nom et il les fait sortir. Quand il a mené dehors toutes ses brebis, il les conduit, et elles le suivent parce qu'elles connaissent sa voix. Mais elles ne suivront jamais un inconnu. Au contraire, elles fuiront loin de lui parce qu'elles ne connaissent pas sa voix. »

« Je vous le dis, oui : je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi étaient des voleurs et des bandits. Mais les brebis ne les ont pas écoutés. Je suis la porte. Quiconque entre par moi sera sauvé. Il entrera et il sortira, et il trouvera un endroit pour se nourrir. Le voleur ne vient que pour voler, pour tuer et pour détruire. Moi, je suis venu pour que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance. Je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis. Si

¹⁵ L'enclos, le pré entouré d'un mur de pierre où l'on gardait le troupeau pendant la nuit.

quelqu'un n'est pas berger, et qu'on le paie pour garder le troupeau, les brebis ne sont pas à lui. Aussi, quand il voit un loup qui vient, il abandonne les brebis et il fuit. Le loup les emporte alors et il les disperse. L'homme fuit parce qu'il n'est qu'un employé et que les brebis n'ont pas d'importance pour lui. Je suis le bon berger. Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît et que moi, je connais le Père. Et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos. Je dois aussi les amener. Elles aussi, elles écouteront ma voix, et il y aura un seul troupeau avec un seul berger. Mon Père m'aime parce que je donne ma vie, afin de la reprendre. Personne ne prend ma vie, je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, et le pouvoir de la reprendre. Voilà ce que mon Père veut que je fasse. »

Les brebis écoutent sa voix

Jésus nous dit que les voleurs et les bandits ne passent pas par la porte de l'enclos des moutons, mais par-dessus le mur à un autre endroit (Jean 10.1). Le berger, lui, entre par la porte et les moutons écoutent la voix du berger (10.2-3). En fait, les moutons connaissent sa voix. Si vous avez l'occasion de vous promener à la campagne et que vous y rencontriez un troupeau de moutons et que vous leur parliez, vous pourriez constater combien la voix d'un inconnu suscite en eux la crainte. Ils ne vous connaissent pas, vous n'êtes pas leur berger, alors, ils vous fuient. Et nous : connaissons-nous notre berger ? Connaissons-nous sa voix ? L'écoutons-nous ? Si nous savons distinguer sa voix de celle d'un autre, c'est que nous le connaissons. Dans le doute, observons par où celui qui nous appelle est entré. Le gardien qui ouvre la porte au berger, c'est bien sûr Celui qui a engagé le berger et dans le contexte de la venue de Jésus et de l'Évangile qui rapporte ses paroles, c'est Celui qui l'a envoyé et qui lui a donné les brebis à garder (10.29). Mais pour nous, aujourd'hui, n'est-ce pas l'Esprit de Dieu – l'Esprit Saint – qui nous pousse vers Jésus et « *nous rappelle tout ce que Jésus a dit* » (Jean 14.26) et ainsi, sa Parole, c'est-à-dire les Écritures Saintes, elles qui, après avoir annoncé sa venue, annoncent son enseignement et son avènement ? Les croyants juifs de Bérée examinaient chaque jour les Écritures pour voir si les paroles de Paul étaient exactes (Actes 17.11). N'est-ce pas là une invitation à apprendre à reconnaître la voix du berger en scrutant les Écritures Saintes, la Parole de Dieu ?

Se garder des loups

Malheureusement, il y aura toujours des bandits et des voleurs, des loups qui s'introduisent dans l'enclos. Ils peuvent donner une impression de piété et ils ont de beaux discours. Ils savent comment flatter leurs auditeurs par des paroles d'encouragement et des compliments. Ils connaissent les points faibles de ceux auxquels ils s'adressent et ont l'art de les exploiter. Ils devinent les mots qui font plaisir. En fait, les livres prophétiques, comme celui de Jérémie, les décrivent bien : leurs oracles vont toujours dans le sens des désirs du roi. Jésus, s'adressant à des Pharisiens hypocrites, nous avertit ainsi (Matthieu 12.33-34) :

« Pour que le fruit soit bon, il faut que l'arbre soit bon. Si l'arbre est mauvais, son fruit sera mauvais. On reconnaît un arbre à son fruit. Race de vipères ! Mauvais comme vous l'êtes, comment pourriez-vous dire de bonnes choses ? Car la bouche parle de ce qui remplit le cœur. »

Il appelle ses brebis par leur nom

Jésus connaît chacune de ses brebis et les appelle par leur nom. Et ses brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. Elles ne suivront pas un inconnu, au contraire, elles fuiront loin de lui, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des autres personnes. Jésus les conduit, et elles le suivent parce qu'elles connaissent sa voix. Comment reconnaître la voix du Berger ? N'avons-nous pas sa Parole, ne pouvons-nous pas, comme les Juifs de Bérée, sonder les Écritures pour reconnaître la voix du Berger (Actes 17.11) ?

Je suis la porte

« Je suis la porte », dit Jésus (Jean 10.9). « Quiconque entre par moi sera sauvé (ou protégé, gardé en sécurité). Il entrera et il sortira, et il trouvera un endroit pour se nourrir. » Dans un autre passage du même Évangile, Jésus est tout aussi clair : il est la porte, la seule porte, *« Je suis le chemin, la vérité et la vie. Personne ne peut aller au Père si ce n'est pas par moi »* (14.6). Aujourd'hui, comme aux premiers jours de l'Église, de nombreux imposteurs prétendent être la porte, ou encore l'une des portes. On entend souvent des gens – qui se croient spirituellement plus mûrs que les autres – parler d'une philosophie, d'une religion ou d'un gourou quelconque en expliquant qu'il y a des voies parallèles, que toutes mènent à Dieu. On évoque la méditation transcendante, la recherche d'un mode de vie « zen » et bien d'autres

moyens qui aboutissent à trouver Dieu en soi-même. Jésus dénonce tout cela d'avance : il est la porte, le Berger chargé par le Père de prendre soin de nous.

Jésus a donné sa vie pour ses brebis

Jésus a donné sa vie pour nous qui sommes ses brebis et qui écoutons sa voix. Il a donné sa vie avec le pouvoir de la reprendre. Voilà ce que son Père voulait qu'il fasse (Jean 10.18). Et nous avons reçu de lui la vie éternelle et nous ne serons jamais perdus : personne ne pourra nous arracher de la main de son Père (10.29).

Et si nous nous égarons ?

Dans l'Évangile de Luc (15.4-7), Jésus nous fait part de la joie du berger quand, parti à notre recherche, il nous trouve et nous ramène chez lui :

« Si l'un de vous a cent brebis et s'il en perd une, ne va-t-il pas laisser les quatre-vingt-dix-neuf autres toutes seules pour chercher celle qui s'est perdue, et cela jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Quand il l'aura retrouvée, il la prendra sur ses épaules, tout joyeux. Et en arrivant à la maison, il appellera ses amis et ses voisins, et il leur dira : « Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la brebis qui s'était perdue ! » De la même manière, je vous le dis, il y aura plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui change de vie, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de changer ! »

Cette joie de Dieu, est-elle la nôtre, l'avons-nous éprouvée quand Jésus nous a pris sur ses épaules pour nous ramener à la maison ? Quand David implore Dieu après avoir péché et lui demande de lui pardonner et de le laver pour le rendre pur, de lui rendre la joie de son salut, de lui faire entendre les chants et la fête, il s'apprête à danser de bonheur et de crier de joie parce que Dieu l'a sauvé (Psaume 51). Pierre, dans sa Première Lettre, écrit (2.24-25) :

« Sur le bois de la croix, Jésus a porté lui-même nos péchés dans son corps. C'est pourquoi nous avons cessé de vivre pour le péché et nous pouvons mener une vie qui plaît à Dieu. C'est par ses blessures qu'il vous a guéris. Oui, vous étiez comme des moutons perdus, mais maintenant, vous êtes revenus vers le berger qui protège vos vies. Puisse cette joie nous saisir pour que nous la partagions avec notre Père qui nous a si tendrement aimés qu'il a donné son Fils unique pour nous sauver. »

Un berger tout près de nous, qui nous écoute et nous entend

Le berger David vivait avec les brebis de son troupeau, il les connaissait chacune par leur nom, et ses brebis connaissaient sa voix. En fait, une véritable relation existait entre le berger et ses brebis. Le berger n'était pas qu'une entité, un pourvoyeur lointain ou une idée évoquée comme un rite. Le berger était vivant, il était là, présent, et répondait. C'est de cette relation que parle le pape François quand il en souligne l'importance en souhaitant qu'elle soit celle qui existe entre les baptisés et Jésus, notre bon berger.

Dieu avec nous, en nous

Et cette relation se vérifie, parce que Dieu n'est ni sourd ni immobile, lui qui est tout près de nous et qui nous entend ! Il n'est pas le dieu lointain d'une religion ou d'une philosophie humaine, une statue ou un lieu saint qui demande un pèlerinage alors que Dieu habite avec nous, mieux, habite en nous ! Jésus lui-même l'affirme à la femme de Samarie qui évoque des lieux de rencontre, « cette montagne » pour les Samaritains et Jérusalem pour les Juifs (Jean 4.21-24) :

Jésus répond à la femme : « Crois-moi, l'heure vient où vous n'adorerez plus le Père sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous, Samaritains, vous adorez ce que vous ne connaissez pas, mais nous [les Juifs], nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient – l'heure est déjà là – où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Voilà comment le Père veut qu'on l'adore. Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent doivent adorer avec leur intelligence et par leurs actions.¹⁶ »

Et aujourd'hui ?

Dans un monde où la confusion s'est installée, où se sont multipliés les prétendus bergers, y a-t-il plusieurs bergers ou un seul ? Et s'il n'y a qu'un seul berger, qui est-il ? Nous lisons dans l'Évangile que Jésus, à trois reprises, a demandé à Pierre de paître ses brebis, de prendre soin d'elles, d'être leur pasteur (Jean 21.15-17). Et que ce rôle allait lui coûter la vie et donner gloire à Dieu (verset 19). En fait, ne doit-on pas comprendre par ces paroles que Jésus est le berger divin. Un berger qui partage et confie sa tâche à son disciple, mais que

¹⁶ Par leurs actions : ou *en esprit et en vérité*.

cette responsabilité va aller jusqu'au sacrifice, comme Jésus en a donné l'exemple en donnant sa vie pour nous. En chargeant Pierre de paître son troupeau, Jésus montre ce qu'il demande à ceux qui l'aiment, parce que cette mission de berger reste liée à une question préalable : « Pierre, m'aimes-tu ? » Et chaque fois que Pierre répond par l'affirmative, Jésus lui demande de prendre soin, d'abord de ses agneaux – les petits –, puis de ses moutons. Mais Pierre remplace-t-il Jésus ou est-ce que Jésus – à travers ses disciples d'aujourd'hui, à travers nos responsables religieux, tous ceux qui proclament sa parole en se réclamant de son nom – reste le seul berger ?

Pierre trace le portrait des bons bergers de l'Église

Pierre répond d'une manière très simple à cette question : Jésus est le berger en chef, et Dieu confie son troupeau à ceux qu'il a choisis pour mener à bien ce travail de berger (1 Pierre 5.1-4) :

Maintenant, je parle aux anciens qui sont au milieu de vous. Moi, je suis ancien comme vous. J'ai été témoin des souffrances du Christ et je dois participer à la gloire qui va paraître. Prenez soin du troupeau que Dieu vous a confié. Ne faites pas cela par devoir, mais de bon cœur, comme Dieu le désire. Agissez non pour gagner de l'argent, mais par amour. Avec ceux que Dieu vous a confiés, ne soyez pas des chefs durs, mais devenez les modèles du troupeau. Ainsi quand le Chef des bergers viendra, vous recevrez pour toujours une récompense pleine de gloire.

Qui est le plus grand

L'Église est malheureusement fractionnée, et pas seulement dans la diversité des dénominations, mais bien souvent aussi à l'intérieur d'une communauté par ceux qui se prétendent les seuls dépositaires de la sainte doctrine et s'adjugent le titre de berger. On peut alors se demander si la prétention de ces gens ne serait pas liée au besoin d'être les plus grands en oubliant que c'est Jésus, que c'est Dieu en Jésus-Christ, son unique engendré, son bien-aimé – qui est le grand berger qui associe, d'abord son ami Pierre, mais aussi tous ses disciples à son rôle de berger, comme le souligne notre SEIGNEUR en confiant ce ministère à tous ses disciples (Matthieu 28.18-20) :

« Tout pouvoir dans les cieux et sur la terre m'a été donné. Allez auprès des gens de toutes les nations. Baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Enseignez-leur à obéir à tout ce que je vous ai commandé de faire. Et voici : je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde. »

Et Pierre, s'adressant à tous les destinataires de sa lettre – et, par extension, nous le sommes – (1 Pierre 2.5-9), les appellent à « *s'approcher de Dieu pour former une communauté de prêtres du Christ saints, la communauté des prêtres du Roi, la nation sainte, le peuple que Dieu a choisi pour annoncer les grandes choses qu'il a faites* ».

À partir du moment où une personne a reçu une vocation pastorale ou missionnaire, comme tous les serviteurs de Dieu dont nous trouvons l'exemple dans le livre des Actes des Apôtres et les lettres de Paul, cette vision du Christ le bon berger devient vitale. Jésus est la tête d'un corps bien articulé, Jésus est le seul SEIGNEUR, Jésus est le berger qui dirige son peuple, lui qui a reçu tout pouvoir au ciel et sur la terre.¹⁷ Mais, comme Pierre a dû en faire la douloureuse expérience,¹⁸ cette dépendance au Christ qui nous a totalement aimés nous demande le même amour. Et cet amour peut nous amener à traverser les souffrances du Serviteur.

Suis-je le gardien de mon frère ?

Bien sûr, la foule qui nous entoure ne nous reconnaît pas et n'attend pas de nous un rôle pastoral – ce qui ne nous empêche pas de lui témoigner l'amour de Dieu et de lui annoncer la vie éternelle en notre Seigneur Jésus-Christ. Mais qu'en est-il des êtres dont nous avons pris ou reçu la responsabilité, à commencer par notre conjoint et nos enfants avant d'évoquer les membres de notre communauté ou encore, comme pour quelqu'un qui enseigne, une classe d'élèves ? Jusqu'où allons-nous vivre notre vocation de berger et jusqu'où va grandir notre amour ? Dans le cas des maris, Paul écrit aux chrétiens d'Éphèse (5.25-31) d'aimer leur femme comme le Christ a aimé l'Église, afin qu'elle soit sainte et sans reproche :

Aimer sa femme, c'est s'aimer soi-même. Non, personne n'a jamais détesté son corps. Au contraire, on le nourrit, on en prend soin, comme le Christ le fait pour son Église. Est-ce que nous ne faisons pas partie du corps du Christ ? Dans les

¹⁷ N'est-ce pas d'ailleurs ainsi que notre pasteur François le vit aujourd'hui en demandant la direction de l'Esprit Saint sur les débats du Synode des évêques sur la famille.

¹⁸ Pour la tradition, le séjour de Pierre à Rome semble attesté par la Première lettre de Pierre : « L'Église des élus qui est à Babylone vous salue, ainsi que Marc, mon fils » (5,13). Babylone est le nom que les chrétiens persécutés donnaient à Rome, la ville aux sept collines, comme Jean dans Apocalypse 17 et 18. C'est à Rome que Pierre serait mort martyr.

Livres Saints on lit : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et les deux deviendront comme une seule personne. »

Aimer comme le Christ nous a aimés – et continue de nous aimer – implique alors un renoncement – parfois difficile – à notre propre priorité. Notre confort, notre sécurité ne passent pas avant ceux de l'autre nous-même. Et ce qui va être – pour plusieurs personnes, semble-t-il – encore plus surprenant, inhabituel et par le fait même demander beaucoup plus qu'un effort, un renoncement à notre propre bon sens, à notre processus de raisonnement, à notre manière de résoudre les problèmes qui se présentent à nous. Ce qui signifie que, même si nous sommes sûrs d'avoir raison, la raison de l'autre est aussi importante que la nôtre. Et alors, que faire ? Voilà une bonne question à débattre en parlant d'harmonie dans les relations conjugales. Mais, en allant plus loin encore, aimer comme le Christ nous a aimés, c'est aussi savoir reconsidérer nos relations avec tous nos proches, en commençant par nos enfants. Comment leur témoigner le profond respect que nous avons pour eux ? Comment exercer notre responsabilité de berger en reflétant fidèlement le SEIGNEUR ? Respecter ne veut pas dire tout tolérer ou se montrer laxiste. Le bâton de berger est aussi là pour garder les brebis dans le bon chemin. Le pasteur protège, évite le danger qui guette ses brebis, les chemins périlleux et les précipices. La tâche du berger est souvent bien difficile.

Dans sa Première Lettre (1.4-5), Pierre invite ceux que Dieu « a choisis d'avance pour être un peuple saint (1.1-2) » à s'approcher du SEIGNEUR Jésus :

« Approchez-vous du SEIGNEUR Jésus. Il est la pierre vivante. Les gens l'ont rejeté, mais Dieu l'a choisie, et elle est précieuse à ses yeux. Approchez-vous de lui. Alors, vous aussi, comme des pierres vivantes, vous servirez à construire la maison de l'Esprit Saint. »

De même, Paul explique aux Corinthiens qu'ils sont le temple de Dieu, le temple de l'Esprit Saint (1 Corinthiens 3.16) :

Vous êtes la maison de Dieu et l'Esprit de Dieu habite en vous. Est-ce que vous ne savez pas cela ? Si quelqu'un détruit la maison de Dieu, celui-là, Dieu le détruira. Oui, la maison de Dieu est sainte, et cette maison, c'est vous.

Cette présence du Berger ne nous appelle pas seulement à craindre Dieu et à lui plaire, mais elle nous rassure, nous comble de joie, nous rend forts devant

l'adversité. C'est pourquoi David peut dire que même s'il traverse la sombre vallée de la mort, il n'a peur de rien, car le Seigneur est avec lui et que son bâton de berger est près de lui et le rassure.

Et David, ancien berger, sait que les brebis, pour être protégées, doivent rester près du berger. C'est ce qu'il dit à Abiatar, survivant d'un massacre (1 Samuel 22.23) :¹⁹

« Reste avec moi, n'aie pas peur. Toi et moi, nous avons le même ennemi. Près de moi, tu es en sécurité. »

Notre ennemi, c'est tout d'abord le mal, c'est-à-dire ce qui est anti-Dieu. Notre adversaire est l'adversaire de Dieu, celui qui nous fait tomber, celui qui nous accuse, celui qui engendre le malheur dans notre vie pour la détruire. Jésus nous apprend à prier notre Père céleste de ne pas nous soumettre à la tentation, mais de nous délivrer du mal. Jésus, comme nous le rapporte Jean dans son Évangile, fait la même prière pour nous (17.15) :

« Je ne te demande pas de les retirer du monde, mais je te demande de les garder du mal (grec ponerou, mal ou le mauvais, le malin). »

Auprès du SEIGNEUR, auprès du bon berger, nous sommes en sécurité. Alors, ne nous éloignons pas de lui, bien au contraire, approchons-nous de lui, recherchons sa présence dans sa Parole !

¹⁹ Son père Ahimélek et tous les prêtres de Nob – ils sont 85 –, leurs bœufs, leurs ânes, leurs moutons et leurs chèvres se font tuer par le roi Saül et Doëg l'Édomite parce qu'ils ont aidé David (1 Samuel 22.17-20).